

moins un arbitrage pour rendre ce volume cohérent avec lui-même... La qualité de certains articles, parfois remarquables, ne peut sauver de son incohérence un volume que l'on en vient, contrairement à la vocation d'une encyclopédie de poche, à ne recommander qu'aux seuls spécialistes qui sauront repérer en son sein les articles sérieux et les documents fournis par leurs auteurs.

Magali COUMERT

Jean-Christophe CASSARD, Pierre-Yves LAMBERT, Jean-Michel PICARD et Bertrand YEURC'H (dir.), *Mélanges offerts au professeur Bernard Merdrignac*, CIRDOMOC, *Britannia Monastica*, n° 17, 2015, 461 p.

Ce volumineux recueil s'ouvre par un émouvant préambule, dans lequel Joëlle Quaghebeur rend hommage à Bernard Merdrignac, décédé le 12 octobre 2013, en soulignant sa courtoisie, son sens de l'écoute et sa prodigieuse érudition, sans oublier sa hardiesse, qui pouvait dérouter certains de ses confrères. Elle salue aussi l'étendue de sa science, très largement reconnue, et l'ampleur ainsi que la diversité de sa production (cent douze publications au total). J'ajouterai qu'avant de se lancer *in fine* dans le roman (*Le barde, le trône et le reliquaire*, Spézet, Coop Breizh, 2015), Bernard Merdrignac a été un vulgarisateur de talent. Plusieurs titres en témoignent, dont *Les sciences annexes en histoire du Moyen Âge* ; *Culture et sociétés dans l'Occident médiéval* ; *Les Capétiens, Histoire et dictionnaire 987-1328* ; *Christianisme et chrétienté en Occident et en Orient*, sans oublier *Le Sport au Moyen Âge*, un ouvrage très enlevé, agrémenté de pointes d'humour, d'autant plus méritoire que l'auteur n'était pas un habitué des matches de Ligue 1 ni du Tournoi des Six Nations. Il n'en avait pas moins le sens du travail en équipe, en toute franchise et en toute amitié. J'ai pu le constater en plusieurs circonstances, aussi bien dans la rédaction d'ouvrages collectifs que dans les séances de séminaire, où il faisait preuve de beaucoup de sagacité

Je pense que les origines dinannaises de Bernard ont contribué à l'orienter vers le Moyen Âge. Deux contributions à ces *Mélanges* font indirectement allusion à l'influence que des lieux chargés d'histoire peuvent avoir sur un itinéraire intellectuel. Claire Garault traite de « *L'Aedificatio basilicae apud Lehonium* (BHL, 5146) ou la construction d'un nouveau sanctuaire par les moines de Saint-Magloire de Léhon », où il s'avère que les religieux sont passés d'un *locus desertus* insulaire (l'île de Sercq) à un *locus amoenus* continental, où ils ont édifié un nouveau sanctuaire en puisant des pierres dans un temple voisin (celui de Corseul ?). Manuelle Aquilina, quant à elle, expose les « Formes contemporaines de valorisation du patrimoine monumental du Moyen Âge : entre muséification et rentabilisation ». Il y a loin de la simple conservation des monuments, par des propriétaires privés ou par des institutions, à leur ouverture au public et à leur usage marchand, sans oublier l'organisation de

fêtes médiévales, dont Dinan, non contente d'exploiter le souvenir de Bertrand du Guesclin, s'est fait une spécialité.

De Dinan à Dol, il n'y a pas si loin. Je me demande dans quelle mesure le modèle constitué par François Duine, le grand érudit dolois, a pu influencer Bernard, surtout dans la deuxième partie de sa carrière. Nathalie Stalmans expose les différentes étapes des relations entre « L'abbé Duine et les Bollandistes ». Qualifié par certains de ses confrères bretons de « démolisseur de sanctuaire », Duine était tout heureux d'être apprécié des Bollandistes, avant qu'un compte rendu sévère de *Bréviaires et missels* ne vienne perturber ces relations, limitées ensuite à de simples envois de livres. Je me garderai bien de faire le rapprochement avec les échanges épistolaires tendus que Bernard a pu avoir avec un collègue canadien à propos de la datation de la Vie de saint Samson de Dol.

L'amour de l'Irlande, la verte Érin, « l'île des saints et des érudits », où il se rendait régulièrement en compagnie de son épouse Maryvonne et d'où il nous adressait des cartes postales enthousiastes, a sans doute contribué à entretenir sa flamme hagiographique. Trois contributions y font écho dans ce recueil. Dominique Barbet-Massin analyse « Le miracle du lépreux dans l'hagiographie bretonne et irlandaise », en prenant en compte l'ensemble de la chaîne narrative. Il s'avère que le lépreux n'est autre que le Christ lui-même, comme le disent également, hors corpus, Grégoire le Grand et Césaire de Heisterbach. Pádraig Ó Riain nous montre comment le dominicain morlaisien Albert Le Grand a composé sa Vie de saint Sané de Plouzané en s'inspirant de celle de Seanan de Scatterry, en y ajoutant des traditions bretonnes et des informations fournies par un correspondant irlandais, dont une série de miracles très originale. Frédéric Kurzawa nous relate l'essor, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'« Un Lourdes irlandais : le sanctuaire marial de Knock ». La Vierge Marie apparaît à des villageois en août 1879, prodige reçu comme une consolation par un peuple opprimé et frappé à nouveau par la famine. Malgré la méfiance initiale du clergé, rien n'arrête l'essor du sanctuaire, qui reçoit finalement la visite de Jean Paul II en 1979.

Ce fort volume constitue une véritable mine pour les érudits. En opérant un rapprochement entre le breton Conan Mériadec, qui commanda la migration bretonne en Armorique, et l'irlandais Muiredach, fils du roi Fiachu, qui le chargeait de faire la guerre à sa place, Pierre-Yves Lambert se livre à de passionnantes réflexions sur la fonction royale dans les sociétés traditionnelles. « Conformément au modèle indo-européen, écrit-il, le roi est un prêtre, exclu de la fonction guerrière », qui ne peut se passer de la présence à ses côtés d'un chef des armées. Armelle Le Huérou se demande « De quand date la *Vita S. Mevenni* (BHL 5944) ? ». Si l'on admet couramment que la Vie de saint Méen a été écrite dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle, rien n'exclut que cette rédaction soit plus tardive. Le texte se prête à de suggestifs rapprochements avec la Vie de saint Samson de Dol, dont « Méen apparaît comme une sorte de double ». Dans « Saint Goulven à Bouvines », André-Yves Bourges

dresse un séduisant parallèle entre la victoire du comte Éven contre les Vikings dans la baie de Goulven, et celle de Philippe Auguste à Bouvines contre les Impériaux, comparaison légitimée par le fait que Guillaume le Breton, fameux auteur de la *Philippide*, serait aussi celui de la Vie de saint Goulven.

Plusieurs contributions portent sur les périodes mérovingienne et carolingienne, champ d'étude privilégié de Bernard Merdrignac. Luce Pietri, « Grégoire de Tours et les Bretons d'Armorique : la chronique d'un double échec », souligne combien la Bretagne est restée pour l'auteur de l'*Histoire des Francs* un pays étranger et hostile. S'il a relaté en détail les razzias périodiques des pillards bretons dans les évêchés de Rennes et de Nantes, il n'a pas pris la peine de mentionner l'installation pacifique des communautés bretonnes plus à l'ouest. Michel Sot nous relate les dernières années de la vie d'Éginhard (v. 770-840), le célèbre auteur de la *Vita Karoli* : comblé de domaines et d'abbayes par l'empereur Louis le Pieux, il partage son existence entre Aix-la-Chapelle, dont il supervise les travaux, et le monastère de Seligenstadt. Il dote chacun de ces lieux d'une collection de reliques, dont celles de Marcellin et de Pierre, afin de contribuer, les miracles aidant, au salut des fidèles de l'empire, rien de moins. Le regretté Jean-Christophe Cassard s'est interrogé sur la relation entre les Bretons et le miel, en s'appuyant essentiellement sur des sources monastiques, où les abeilles, le miel et la cire avaient bonne presse, au nom d'une assimilation courante du monastère à une ruche. Après avoir rappelé les multiples usages de la cire et souligné le penchant des Celtes pour l'hydromel, dont le prestige est resté toutefois inférieur à celui du vin, ce chercheur inlassable a recensé quelques exemples de prestations en miel d'un montant non négligeable.

Ces *Mélanges* s'apparentent aussi, comme souvent, à un cabinet de curiosités, un de ces lieux où Bernard se sentait à l'aise. Chiara Garavaglia nous raconte le parcours exceptionnel du moine breton Ansgar, issu vraisemblablement du monastère normand de Saint-Évroult, devenu abbé puis évêque de Catane en Sicile. Guide spirituel du diocèse de 1091 à 1124 et chef temporel de la ville, il a voulu en faire un pôle de culture franque. Non content de refonder l'évêché sur le modèle latin, il a contribué à la renaissance économique et culturelle de la ville et a peut-être laissé des traces dans le folklore local. Philippe Guigon, « Les Sept "Premiers Bretons" », relate avec entrain le fabuleux destin des sept pendeloques anthropomorphes en os ou en ivoire, de 41 à 62 millimètres pas plus, découvertes en divers lieux, dont l'île Lavret, entre 1914 et 2007. Il observe finement que toutes ces breloques proviennent de la Bretagne bretonnante, qu'elles sont dispersées le long de la côte, surtout en milieu rural, qu'elles avaient peut-être un usage funéraire, et qu'il s'agit vraisemblablement d'amulettes, utilisées dans un environnement chrétien, ce qui n'a en soi rien de surprenant. Une certitude : il s'agit d'une originalité bretonne, aucun rapprochement avec des sculptures issues d'autres espaces culturels n'étant convaincant. D'où le titre de l'article ! Cormac Bourke, « Early Breton Hand-bells Revisited », observe que, sur six cloches à main bretonnes recensées (loin des quatre-vingts cloches irlandaises inventoriées), trois

remonteraient aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles et auraient été importées d'Irlande ou du Pays de Galles. La cloche de Locronan serait un produit local du bas Moyen Âge et celle de Perros-Guirec serait arrivée plus tard d'Irlande. Elles avaient initialement pour fonction de scander la vie monastique et d'animer la liturgie, avant de devenir les attributs de certains saints et d'acquérir de ce fait des vertus curatives. C'étaient aussi, comme le rappelle Soazick Kernéis, des emblèmes de pouvoir. C'est au son de la cloche que le roi Marc conviait ses commensaux à venir à table et que saint Lunaire délimitait son territoire. Ce dernier s'étendait jusqu'au point où la cloche pouvait être entendue pour, selon les cas, annoncer un événement, donner l'alerte ou lancer un appel.

Les linguistes trouveront à butiner dans ce recueil. Paul Henry, tout en reconnaissant que l'évêché de Léon « conserve de façon prégnante les jalons de l'itinérance et du culte » de saint Paul Aurélien, a été intrigué par le qualificatif de « Domnonéen » dont l'affuble le moine de Landévennec Wrmonoc, son premier biographe. De fait, il a recensé un certain nombre de traces toponymiques, onomastiques et archéologiques concernant ce saint personnage et son parent Conomor dans l'actuel département des Côtes-d'Armor, dans une zone allant de Plévenon à Plélauff. Hervé Le Bihan s'est intéressé à une traduction en moyen breton d'un *Confessionnal* (1612) et du *Catéchisme* (1625) de Robert Bellarmin due à Euzen Gueguen, un clerc cornouaillais né vers 1580, lié aux évêques de Quimper et de Nantes. Usant à la fois du léonard et du cornouaillais, recourant volontiers au nom verbal, n'hésitant pas à verser dans le franco-breton (*concupineres, religiusset*, etc.), adepte des synonymes (*maes, douar*), il constitue un bon témoin de la période intermédiaire entre le moyen breton classique et le moyen breton tardif.

L'anthropologie historique est ici à l'honneur, en hommage à la thèse remarquée du récipiendaire (*Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, 2 vol., *Dossiers du Centre régionale archéologique* d'Alet, numéro spécial, H-I, 1985-1986). Claude Lecouteux (« La vie des morts ») a rassemblé quelques histoires de revenants (dont une a déjà fait l'objet d'un commentaire par l'auteur de la présente recension, il y a plus de trente ans), d'où il appert que, dans l'esprit des hommes du Moyen Âge, les morts continuaient à se comporter nuitamment comme des vivants, à l'église, à l'auberge, à l'atelier, voire même dans le lit conjugal ! Le clergé avait le plus grand mal à rendre compte de ces phénomènes et s'en tirait habituellement par la formule bien connue : « Les voies du Seigneur sont impénétrables ». Bernard Sergent (« Avant le Purgatoire ») s'appuyant sur trois textes de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le *Tractatus* du moine cistercien de Saltrey, la *Vita Sancti Patricii* de Jocelin de Furness et la *Topographia Hibernica* de Giraud de Cambrie, se penche sur deux entrées présumées du purgatoire situées en Irlande : une montagne, le Croagh Patrick, et une île, le Lough Derg. La première, christianisée avant la seconde, aurait d'abord abrité le purgatoire. Saint Patrick y aurait subi des épreuves annonçant celles endurées par le chevalier Owein au Lough Derg. Comme souvent, l'Église catholique se serait contentée de réinterpréter des lieux déjà « marqués » et de raviver de très anciennes traditions selon lesquelles toute montagne ou toute cavité pouvait constituer une entrée de l'Autre Monde.

Claude Sterckx a recherché « La trace de mythes préchrétiens » dans les légendes et les rites associés à la Troménie de Locronan. Il voit dans ce rite de circumambulation la « répétition régulière du rituel de fondation d'un microcosme, ouvrant son espace et son temps. » Quant à la fameuse « jument de pierre », *alias* la « chaise de saint Ronan », où prenaient place les femmes stériles dans l'espoir de devenir fécondes, il y voit un lieu de fécondation microcosmique et individuelle, qu'il rapproche des anciennes hiérogamies, au cours desquelles le nouveau roi s'unissait à une jument. Philippe Walter, quant à lui, propose une très suggestive lecture calendaire du lai d'Ignauré, un texte un peu mystérieux, vraisemblablement antérieur à 1177-1181, puisque le personnage est mentionné dans le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes. Selon cette interprétation, Ignauré le séducteur, l'expert en coups de foudre, ne serait autre que l'esprit de la « reverdie », capable d'aimer concurrentement autant de femmes qu'il y a de mois dans l'année, quitte à encourir leur cruelle vengeance.

L'humour ne pouvait être absent de cette kyrielle d'articles, tous plus savants les uns que les autres et tous dotés d'une imposante bibliographie. Faisant écho à la délectable Vie de saint Maël, narrée par Anatole France dans *L'Île des Pingouins*, Aziliz Bourgès a forgé en latin une *Vita Sancti Macruli* farcie de tous les clichés hagiographiques possibles et imaginables. Le pastiche s'avère, comme le chef-d'œuvre du grand romancier, plus vrai que nature. Ce vrai-faux document donne lieu, comme il se doit, à un vrai-faux débat érudit, au terme duquel l'auteure avance que ce texte a vraisemblablement été rédigé entre 1132 et 1227. Un régal pour tout individu frotté de latin, espèce, hélas, en voie de disparition !

Nous avons gardé pour la fin (en souvenir de la belle étude écrite par Bernard en 1979 sur la Vie de saint Ronan, dans le cadre d'un ouvrage collectif sur *Locronan et sa région*) l'article de Georges Provost consacré aux bas-reliefs relatant la vie de saint Corentin qui ornent la chaire de la cathédrale de Quimper. Ces huit panneaux dorés à la feuille, réalisés à grands frais en 1680, ont fait école en différents lieux, dont Crozon et Locronan (où l'on a fait le choix de la polychromie). Par une analyse très fine et très enlevée des différentes scènes (*Corentin ermite au Ménez-Hom*, *Corentin fait sourdre une fontaine*, *Corentin fonde un monastère dans la forêt*, etc.), Georges Provost montre que la main du sculpteur a été guidée par le récit d'Albert Le Grand, l'auteur précité de *La vie des saints de la Bretagne Armorique*, ce texte incontournable et au charme inimitable. Les chanoines de Quimper, commanditaires de l'œuvre, ont procédé à un tri dans les scènes évoquées par l'hagiographe, pour en retenir les plus édifiantes et les plus conformes à l'esprit de la réforme tridentine. Moyennant quoi, les images sélectionnées sont ici tributaires du texte jusque dans les moindres détails. Un exemple à méditer par les historiens d'art qui s'estimeraient dispensés de prendre en compte la documentation écrite pour interpréter une œuvre.